
EGLISE PAROISSIALE DES GRANDES CHAPELLES

EGLISE AITE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL.

Classée M.H en 1989 (Dossier Chanoine Marsat – Blandine Danion 1984)

Présentée au chapitre de la cathédrale de Troyes sous le vocable de Saint-Pierre-ès-Liens.

Edfice en forme de croix latine qui, à l'origine, était long de 52 ou 54m. La partie occidentale de la nef comportait 5 travées pour une longueur de 15,10 ou 18,70m selon les auteurs. Elle fut détruite partiellement (les collatéraux) en 1819, puis totalement abattue en 1952, à l'exception de la travée soutenant le clocher. A l'occasion de cette démolition, on exhuma une statue brisée, une tiare de pierre, un socle sculpté et les restes d'un « oiseau de fer » (sans doute coq girouette). La tiare fut remise par le maire, Monsieur Loiselet, à Monsieur Pierre d'Herbecourt alors Conservateur des Antiquités qui devait la déposer au musée lapidaire de Troyes. A ce jour, cet objet reste introuvable dans les réserves muséologiques. Elle est représentée sur le blason de la commune.



Construite à partir de la fin du XIe ou début du XIIe, l'église fut partiellement achevée au XVIe et enfin terminée au XVIIe.

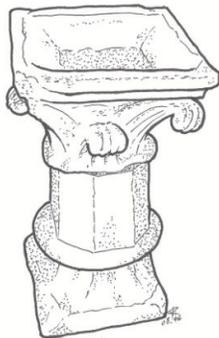
1 Une plaque de marbre noir, anciennement enchâssée dans le carrelage du chœur, aujourd'hui scellée dans le mur d'abside, derrière l'autel, mentionne :

En 28 et 29 après 1600 de la grâce du tout puissant, par Messire Gilles Gobin de ce lieu natif et curé, j'ai été commencée et parachevée.

Durant ces cinq siècles de construction, les styles architecturaux ont varié et se retrouvent ici. La tour du clocher est romane. La première travée, sous le clocher, est de style gothique primitif du XIIe. Les travées suivantes sont intermédiaires entre le gothique rayonnant du XIIIe et le gothique flamboyant du XVe. Le reste de l'édifice est en gothique décadent du XVIIIe. L'abside est voûtée sur une structure d'arêtes en bois.

La porte :

2 Donnant accès aujourd'hui par le collatéral gauche située dans la travée supportant le clocher daterait du XVe. Elle est constituée de petits panneaux avec montants et traverses cloués à retroussis sur barres et écharpes. Le battant de la porte piétonne prend appui sur le montant central sculpté. A sa partie supérieure, une statuette représente un saint semblant tenir une palme à dextre et un objet – peut-être un livre – sur la main gauche. Il est surmonté d'une coquille saint jacques abritée par un petit lanterneau.



3 A gauche en entrant, un **bénitier** à vasque plombée creusée dans un chapiteau d'ordre corinthien, classé M.H en 1913, daté du XIVe est posé sur une embase de colonnette octogonale formant piédestal.

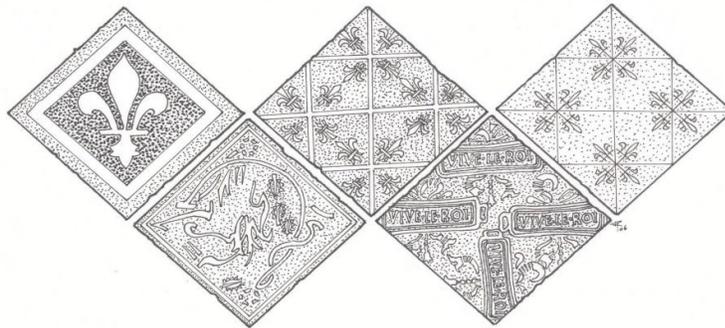
4 À droite, un socle style Renaissance dont une face est ornée de motifs floraux pourrait avoir été une embase de montant de porte. Il fut trouvé en 1952, lors de la démolition de la nef occidentale.

Sur le mur qui clôt l'ouverture de l'ancien collatéral a été érigé un petit autel surmonté de deux statues saint-sulpiciennes représentant Jeanne d'Arc et Saint-Louis. Au-dessus, un christ en croix de style janséniste est constitué d'un corps de facture ancienne auquel on a adjoint des bras surdimensionnés et rustiques.

5 Au-dessus du porche se trouve une statue du XVIe représentant une Vierge à l'Enfant, classée M.H en 1911.



Le sol de l'église présente de nombreux carreaux émaillés du XVIe. Bien que très usés, on peut voir sur certains des fleurs de lys ou sur d'autres « Vive le Roi ». L'un d'eux porte la date de 1551. Le plancher placé sous les bancs a été posé en 1897.



Collatéral gauche :

1^{ère} travée du XIIe. La clé de voûte est aux armes de Champagne, d'azur à la bande d'argent potencée et contre potencée de 14 pièces (au lieu de 13).

2^{ème} travée, Fragment de vitrail du XVIe de l'Ecole troyenne de peinture sur verre, classé M.H en 1913. Il représente « l'Annonce faite aux bergers ». Deux bergers ont une houlette, un troisième joue de la cornemuse. Au-dessus, un ange tient un phylactère portant une inscription latine

A droite de la base de la verrière, le mur présente un graphito :

"Sante Petre ora pro nobis"

(Saint-Pierre priez pour nous)

La clé de voûte montre une rose à 5 pétales (symbole des 5 plaies du Christ).

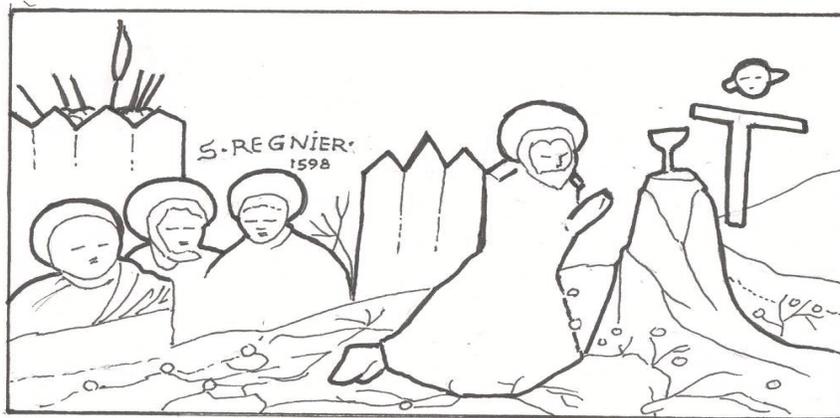
1^{ère} travée de transept :

6 Le badigeonnage blanc, réalisé par le maître maçon Théodore Loiselet, ordonné par l'abbé Berthier et le Conseil de Fabrique en 1853 fit disparaître les fresques qui ornaient les murs. Ce qui correspondait au désir des évêques qui souhaitaient voir disparaître ces témoins parfois gênants du moyen âge. Un travail minutieux de restauration permet aujourd'hui de les redécouvrir.

Pour réaliser une fresque, un terme de l'italien fresco, abréviation de la locution "dipingere a fresco", il fallait peindre sur un enduit de chaux qui devait rester humide durant sept à huit heures. Sur ce support frais, l'artiste appliquait un "poncif", dessin réalisé sur une feuille, dont chaque trait était perforé à la molette. A l'aide d'un "blaireau" ou d'un tampon, il poudrait l'ensemble avec du charbon de bois pulvérulent. Le poncif ôté, le dessin apparaissait sur fond blanc. L'œuvre était teintée avec des colorants naturels tels que des ocres, des oxydes, des terres de Sienne, etc... Jusqu'au XVe siècle, les couleurs utilisées étaient les

bleus, les rouges, le blanc cassé, le noir et les bruns. Ce n'est qu'à partir du XVe qu'apparaît le vert.

A gauche de la baie restaurée en 2005 à l'identique de son pendant au S.E. "l'Agonie du Christ au Jardin des Oliviers" présentée sur le registre supérieur a été inspiré par un relief du jubé de l'église de Villemaur-sur-Vanne, lui-même copie d'une gravure d'Albrecht Dürer, extraite de la Grande Passion de 1497. On notera toutefois que pour cette fresque le modèle a été inversé. Jésus est agenouillé, mains ouvertes vers la droite et regarde le calice que lui a apporté l'ange qui apparaît au-dessus du Tau. Cet ensemble symbolise le futur sacrifice dont la mort vaincue entraînera la Gloire. Dans l'angle gauche, au premier plan, les trois disciples, Pierre, Jacques-le-Majeur et Jean, sont endormis. A l'arrière plan, une palissade en planche délimite le Jardin de Gethsémani. Symbolisée par les longues lances, l'armée romaine précédée d'une torche et guidée par Judas se dirige vers l'ouverture de la palissade pour se saisir de Jésus. Des rinceaux agrémentent le décor. Cette "ymaige" selon l'expression de l'époque, porte la date 1598 et la mention S. Regnier.



Le Christ au jardin des Oliviers

Ω La fresque figure la scène du *Christ au jardin des Oliviers* (dans le jardin de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers).

La source se trouve dans les trois Evangiles Synoptiques (Mathieu, XXVI, 36-46 ; Marc, XIV, 32-42 ; Luc, XXII, 39-46).

L'iconographie est à peu près celle que l'on trouve déjà au XVe siècle, par exemple chez un artiste comme Mantegna, pour ne citer que lui.

Le Christ est agenouillé au premier plan devant un rocher, absorbé dans la prière qu'il adresse à son Père. Le peintre l'a d'ailleurs représenté les yeux fermés afin de mieux accentuer la sensation de recueillement. Le calice au-dessus du rocher fait référence à la coupe du sacrifice dont parle Jésus, par exemple dans Mathieu, XXVI, 42 « Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté se réalise ! ».

Ce qui à l'origine était avant tout symbolique est ainsi devenu un des éléments constitutifs de cette représentation.

A droite du rocher, nous pouvons voir un « TAU » ainsi qu'une tête d'ange. L'apparition de l'envoyé de Dieu qui vient soutenir Jésus dans son épreuve est uniquement signalée dans

Luc, XXII, 43 « Alors lui apparut du ciel un ange qui le fortifiait ». Quant à la croix (que porte d'habitude l'ange), on la trouve dans certaines représentations afin d'insister sur la Passion que va bientôt endurer le Fils de Dieu.

Il est intéressant de signaler que la croix est figurée dans la fresque sous forme d'un tau, qui est plutôt en général l'attribut de certains saints, ex : saint Antoine. La combinaison de la Croix du Christ et du tau est particulièrement parlante car elle associe en une image synthétique le symbole de la crucifixion et un des signes de la Trinité.

La manière dont l'ange et l'instrument du supplice ont été représentés souligne une fois encore le caractère nettement populaire de l'œuvre comme beaucoup de détails.

Ainsi, le peintre a-t-il voulu décrire une végétation florissante afin de montrer une terre régénérée par le message et la Passion future du Christ ? Ou évoquer les branches de l'olivier qui reste toujours vert et symbolise la justice et la paix, un arbre dont il n'avait sûrement qu'une idée très relative ?

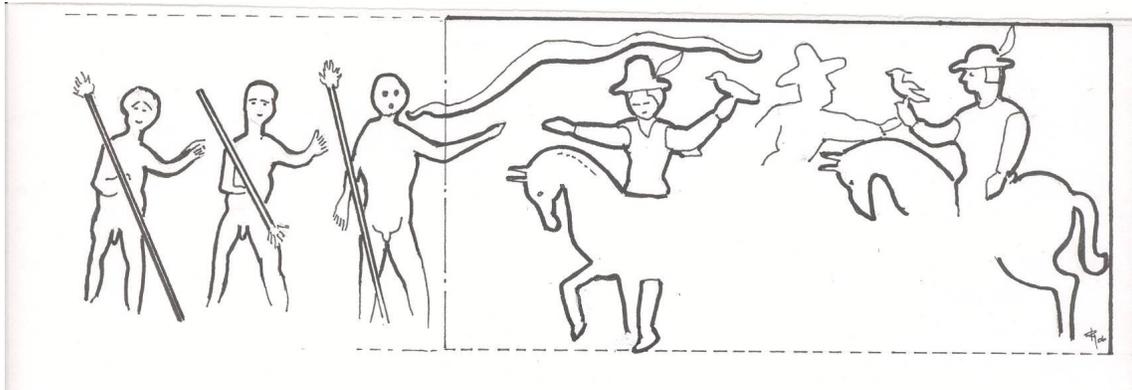
En contrebas, sur la gauche, les trois disciples qui ont accompagné Jésus sont endormis. Grâce à des caractères physiques facilement identifiables, on reconnaît Pierre à gauche, Jacques au milieu et Jean à droite. Les trois apôtres que le Christ vient réveiller par trois fois (sauf dans Luc, XXII, 45-46, où il n'intervient qu'une fois) symbolisent l'humanité qui n'a pas su lutter et rester vigilante alors que le Messie, seul face au monde, s'apprête à la racheter.

Enfin, à l'arrière plan, derrière l'une des deux palissades qui entourent le jardin, apparaissent des personnages fortement schématisés. C'est la troupe armée d'épées et conduite par Judas qui vient arrêter Jésus. En outre, comme on peut également apercevoir un flambeau, l'artiste a de la sorte indiqué que l'épisode se passait la nuit le détail est conforme à la Bible puisque ce passage se déroule juste après la dernière Cène.

Dans les Synoptiques, le moment de l'arrestation se produit tout de suite après la prière de Jésus au mont des Oliviers tandis que l'évangile de Jean, qui parle à peine du Christ à Gethsémani, enchaîne directement sur cet épisode (Jean, XVIII, 1-3).

Le registre inférieur illustre le dit "Des trois morts et des trois vifs".

Trois jeunes seigneurs montés sur leurs chevaux et partant à la chasse au faucon se retrouvent face à trois cadavres. La stupeur les fige sur place. Le second même a déjà tourné brides et son rapace s'est envolé. Un phylactère placé au-dessus des personnages est partiellement effacé. Sur le mur en épi apparaissent les trois morts équipés de longs épieux. Assez curieusement ce ne sont pas des squelettes mais des sortes de fantômes sexués. La plus ancienne version de ce Dit est un poème de Baudouin de Condé de 1285. Avec l'invention de l'imprimerie, il constituera la seconde partie de la Danse macabre imprimée par Guyot, marchand à Paris en 1486. Le thème qui fustige l'orgueil et la vanité peut se résumer en une phrase dite par l'un des morts : "Autrefois nous étions ce que vous êtes aujourd'hui, Dieu a vu votre orgueil, un jour vous serez ce que nous sommes !"



Ω Pour conclure, on peut se demander pourquoi les deux scènes ont été rassemblées sur le même mur ?

Le rapprochement n'a rien de bien étonnant quand on sait que toutes les deux ont été peintes dans un but didactique afin d'enseigner les fidèles et de les émouvoir.

Dans chaque cas, il est en effet question de rédemption et de salut de l'âme. D'ailleurs, quand le Christ vient réveiller les apôtres, il leur dit : « Veillez et priez afin de ne pas tomber au pouvoir de la tentation » Mathieu, XXVI, 41 et Marc, XIV, 38. Ce que disent les morts aux trois vivants contient en substance le même message.

Enfin, la disposition correspond à une hiérarchie des sujets : en bas, nous avons le monde terrestre figuré par la légende des trois morts et des trois vifs et, en haut, le monde céleste représenté par le message évangélique.

Si nous voulions parler en termes platoniciens, nous dirions que nous nous trouvons en face d'une illustration du monde sensible et du monde intelligible.

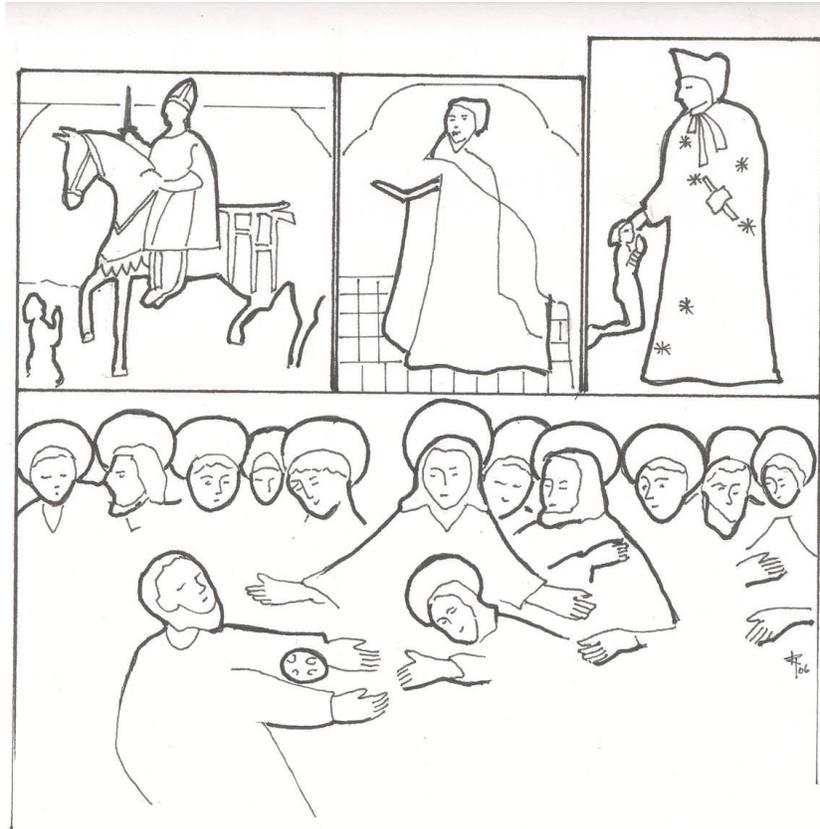
Ω : Rapport de restauration rédigé par M. Franck GRENIER Historien d'art.

A droite de la baie, le **registre supérieur** offre trois images qui ne semblent pas avoir de liaison entre elles. La première nous présente un évêque à cheval portant un glaive dressé.

Au Moyen-âge, on connaît deux évêques cavaliers, Saint Martin et Saint Paul. Il semble que le premier soit à éliminer, car son iconographie le présente toujours se préparant à offrir la moitié de son manteau à un homme agenouillé. Nous pensons donc qu'il s'agit de Paul, d'autant que l'église est sous son vocable.

La seconde représentation montre ce qui pourrait être un moine (?).

Quant à la troisième, la plus grande, elle offre un personnage à la robe garnie d'étoiles et coiffé d'une toque. Il s'agit de saint Yves avocat tenant d'une main son bâton de confrère et imposant sa dextre sur le cou d'un personnage agenouillé : peut être le donateur ?, car ce saint était censé guérir les maux de gorge.



Le **registre inférieur**, nous montre la Cène. Le Christ est entouré des 12 apôtres. Cinq d'entre eux sont à sa droite et un sixième, en bout de table, présente une boule de pain entre ses mains posées à plat. Cinq autres apôtres sont à sa gauche, tandis que le sixième, Saint Jean, est allongé à mi-corps sur la table devant Jésus, et semble vouloir se saisir du pain.

En fait et selon la tradition du moyen-âge, c'est le Christ qui à offert ce pain à Juda assis en bout de table tandis que Jean s'est assoupi dans le giron de son maître.

On peut noter une étrange similitude entre cette fresque et la Cène du Jubé de Villemaur-sur-Vanne. La position de Jésus ainsi que celle de Jean sont similaires ainsi que le personnage barbu placé en bout de table et qui est supposé être Juda. En suivant cette même disposition, le personnage barbu avec les mains croisées sur la poitrine que l'on voit à droite de Jésus serait Pierre.

7 La clé de voûte offre une rosace polychrome (symbole de la roue de la vie).

2 ème travée de transept

8 De part et d'autre de la baie apparaissent deux fresques qui restent à restaurer.

9 Le vitrail « Saint-Joseph » de 1881 est accompagné d'une plaque mentionnant les donateurs :

Cette verrière due aux soins généreux de M. Joseph Morin de Saint-Germain-en-Laye et de Mathilde Vidal son épouse , a été posée en l'an de grâce MDCCCLXXXI ».

Réalisé par les ateliers Ventillard à Paris, le vitrail a coûté 1150.00 Fr. or.

Cet ensemble est actuellement déposé pour restauration.

10 La clé de voûte – sous les étais- montre une « Mater dolorosa ». Les clés secondaires représentent les symboles évangéliques : à gauche, le taureau de Saint-Luc, vers l'autel, l'aigle de Saint-Jean, vers le collatéral, le lion de saint Marc et à droite, l'homme de Saint-Mathieu, seule polychromie visible depuis la travée centrale.

11 **Chapelle de la Vierge** l'autel est orné en façade d'un bas relief représentant « L'Annonce faite à Marie ». Il est surmonté d'une statue de Vierge à l'Enfant couronnée. Posé le 15 mai 1878, il a été réalisé par le sieur Hariot, pour la somme de 900 franc or. Les mêmes donateurs ont le 15 août 1884, posé en pendentif un « Sacré-Cœur » doré au cou de la Vierge.

Nef orientale :

12 **1ères travées** du XIIe. La voûte ornée de liernes et de tiercerons présente une clé en oculus et 3 trous de passage de cordes de tirage de cloches. La clé de voûte latérale droite est en forme de grenade feuillée (symbole de perfection divine).

13 Jusqu'à la seconde travée de transept et de part et d'autre de la nef, les piliers sont formés d'un appareillage de 8 colonnes alternativement grosses et moyennes soudées entre elles et reposant sur une embase octogonale à degrés. L'un des piliers porte un graphito rongé par la lèpre où l'on peut encore déchiffrer

... la grâce de Dieu... chaire des Grandes Chapelles

En l'an mil six cent quarante.

Jésus-Maria-Lega Curé

2^{ème} travée :

14 Clé de voûte présentant un blason portant 2 clés croisées (St Pierre) surmonté d'une tiare ajourée.

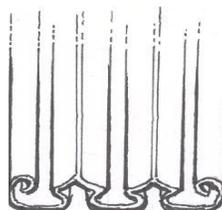
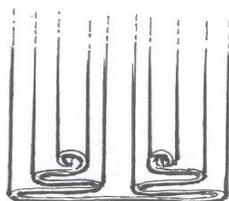
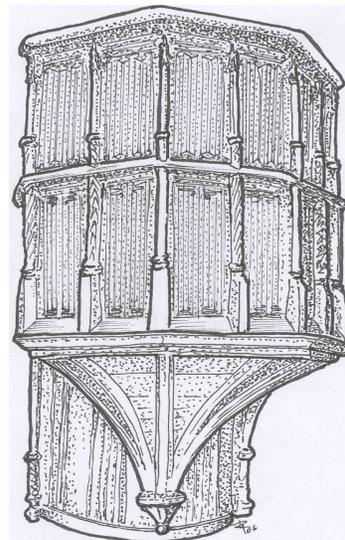
15 **Chaire** en chêne ouvragé du XVI^e, classée M.H en 1913.

Le buffet à 5 pans est constitué de 12 panneaux sculptés « à la serviette » (3+2+2+2+3) sur deux niveaux, soit en tout 24 panneaux séparés par des demi-colonnettes torsées et feuillées surmontées d'un fin clocheton. Le dais surmonté de fleurs de lys est un ajout plus récent.

Une copie réalisée par les étudiants de seconde année de l'Institut Universitaire des métiers du patrimoine se trouve en l'église de Mesnil Saint Père.

Au pied de la chaire, un graphito gravé dans la craie est dû à l'abbé Massey curé de 1774 à 1802, décédé dans cette paroisse. On peut y lire suivant l'orthographe de l'époque :

« Me Bolny prédécesseur de Me Masey mort Arcys le 10 décembre 1775. Vous priez Dieu pour le repos de son âme. Requiem in pace. Amen. Curé de ce lieu »



1^{ère} travée de transept :

16 Sur l'arcade face à l'autel, une peinture murale, classée M.H en 1913, représente « La Crucifixion ». Au centre, la croix avec le Christ crucifié surmontée du Dieu barbu sur un nuage. A la base gauche, debout, une sainte femme et la Vierge Marie; au centre, un homme agenouillé enlace la croix; à gauche, deux hommes sont debout. Une devise latine contourne le sujet. Aujourd'hui illisible, elle avait été traduite au XIXe

« A l'honneur du Sauveur et également de sa mère, ces peintures ont été commandées par Gilles Gobin, curé et natif de ce lieu à Mannasses, 1608 ».

On peut remarquer que les peintures – sans doute avec une teneur en oxyde de plomb – se sont oxydées pour devenir presque noires.

Une fresque en cours de dégagement est visible sur le pilier de gauche.

17 La clé de voûte porte une escarboucle.

2^{ème} travée de transept :

18 La clé de voûte centrale présente une rosace à 8 pointes formée d'une croix fleurdelisée et d'une croix boulée et perlée. La clé secondaire gauche porte un cœur à 3 rais percé d'une flèche (symbole du destin). La clé secondaire droite porte la croix, l'échelle et la lance portant l'éponge. La clé secondaire face à la nef présente la demi-colonne et la corde ayant lié Jésus au supplice et deux fouets à trois lanières emboulées. En direction du chœur, la sculpture a été détruite. Bien que divers travaux furent réalisés sur cette voûte en 1874-1878 en endommageant les peintures, il reste quelques traces de polychromie.

Quelques bancs portent encore sur le pupitre le nom des familles qui avaient acheté la place.

De part et d'autre de l'allée centrale, au niveau de la chaire, on remarquera les deux sièges miséricordes sculptés. Ce type de siège à abattant permettait à des paroissiens ou des membres du clergé de donner l'impression qu'ils restaient debout alors qu'ils se reposaient sur le petit strapontin.

Collatéral droit :

Cette peinture sur toile présentant le « Christ en croix » réalisée par un artiste local, M. Georges Rousselot, ex-gardien de la prison de Troyes, fut long temps cachée derrière l'autel car le curé de l'époque, l'abbé Chapuis, avait refusé de l'exposer en prétextant que le peintre ne fréquentait pas son église. C'est en 1989 que M. Jean-Claude Robert, menuisier Chapelat, l'a exhumée et encadrée Ce qui a permis sa présentation au public.

1ère travée A droite, contre le pignon ouest est placé le confessionnal.



19 Au centre, la cuve des fonts baptismaux en pierre à pans octogonaux date du XVe. Un couvercle circulaire en chêne en ferme l'ouverture. Les ferrures, examinées par les Compagnons du Devoir, semblent dater également du XVe.

20 La clé de voûte forme une rose à 3 rangs de 4 pétales (symbole d'accomplissement).

21 La verrière au-dessus des fonts comporte des fragments du vitrail de " La Passion " d'Ecole troyenne de peinture sur verre du XVIe.

22 Une première piscine est incluse dans le mur, à hauteur des fonts récemment restaurée

23 2ème travée : La clé de voûte est un soleil flamboyant (symbole du *sol invictus*).

24 Devant la verrière a été scellée une statue en pierre d'un évêque tenant un objet sur l'épaule droite en polychromie et or du XIVe, classé M.H. en 1911.

25 Dans le mur se trouve une piscine de type gothique.

Le sol s'est partiellement effondré dans l'allée en raison de la présence d'un souterrain. Ce passage est donc interdit et oblige à un contournement par l'allée centrale

Sur la face nord-est de la colonne contournée on peut voir une fresque représentant sainte Margueritte debout sur son dragon vert



A remarquer : des enclaves de ferrures sur le pilier mural. Celles-ci pourraient correspondre à une ancienne grille de chœur, sachant que l'église a servi au culte bien avant d'être achevée.

1^{ère} travée de transept :



26 Au-dessus de la porte donnant accès à la tourelle, deux autres fresques ont été restaurées par M. Gilbert Grenier. Au registre supérieur on voit les quatre évangélistes, Matthieu, Marc, Luc et Jean, disposés chacun dans une sorte de niche, formée de colonnes tronconiques terminées par des chapiteaux.

Au registre inférieur, se trouve une Mise au tombeau. Jésus est allongé sous un suaire. A sa tête se trouve Joseph d'Arimathie, puis la Vierge Marie accompagnée de Jean et des trois saintes femmes. La première d'entre elles semble être Marie-Madeleine, tenant un vase à parfum, dite également sainte Madeleine Hydrophore. Les suivantes seraient Marie-Salomé et Marie-Cléophas. Enfin Nicodème est aux pieds du Christ. L'ensemble paraît logique et très courant dans l'iconographie. En bas, à droite, au-dessus de la porte, apparaissent la date 1559 et un graphito incomplet "Priez Dieu pour ..."

Face nord-est du contrefort : Le 14 juin 2007, sur une console en pierre à été remis en place, une statue en pierre polychrome du XVI^e siècle représentant une « vierge allaitante »

La Vierge allaitante

On appelle Vierge allaitante une représentation de Marie offrant son sein à l'enfant Jésus. Selon le cas, la vierge est assise ou debout, l'enfant est tenu du bras gauche ou du droit, elle lui présente son sein où le bébé est en train de téter. Ce type de sculpture est devenu un thème de prédilection du XIV^e au XVI^e siècle, avec une interruption due aux guerres de la seconde moitié du XV^e siècle. La présentation du sein à l'enfant est dite "pseudo zygodactyle", un terme plutôt



barbare pour désigner la position "en ciseaux" des doigts, index et majeur, de la mère qui offre le téton au bébé. Ce geste naturel fut très anciennement représenté puisqu'on le trouve déjà sur des sculptures de déesses antiques.

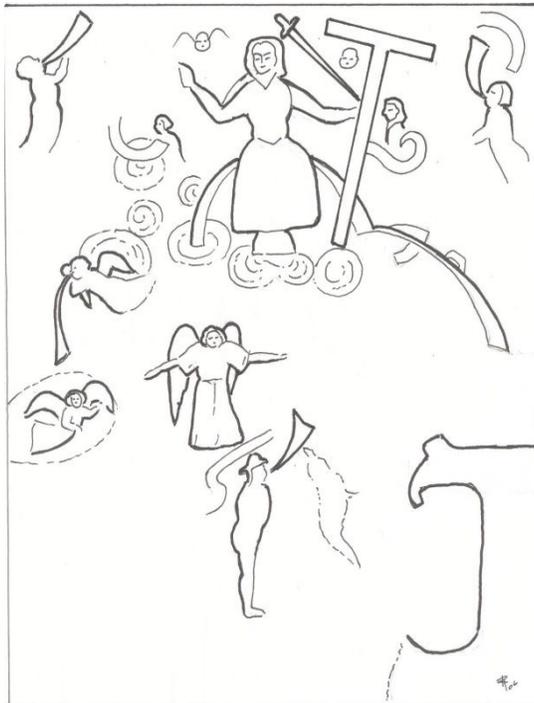
En 1563, le Concile de Trente interdit cette représentation de la Vierge mère sous le prétexte que cette nudité féminine – bien que partielle – était scandaleuse ! Heureusement pour la pérennité de l'art, cette interdiction fut, en son temps, peu suivie par le clergé et quelques statues seulement furent partiellement mutilées. Hélas, une nouvelle vague de pudibonderie absurde apparut au XIXe siècle et là, la Vierge des Grandes Chapelles en fut victime. Son téton fut rasé et son sein plâtré. Quant au petit Jésus qui était nu, il fut affublé d'une sorte de pagne en plâtre. Heureusement la destruction n'était pas trop massive et le sculpteur Eric Sandri qui fut chargé de sa restauration a pu restituer l'ensemble dans son état originel

La Vierge allaitante chapelates est présentée debout et offre son sein à l'enfant Jésus enserré par son bras gauche. Curieusement la tête de l'enfant fait davantage penser à un adulte plutôt qu'à un bébé. Il ne serait pas impossible que le sculpteur ait ainsi représenté le visage du donateur.. La statue était polychrome comme toute la statuaire du XVIe siècle mais, au XIXe siècle, elle fut, comme tout l'intérieur de l'église, recouverte d'une peinture blanche. Le décapage de cette couverture permet aujourd'hui à la pierre de "respirer" et de résorber l'humidité qui la rongeaient. Il fait également réapparaître les traces de l'ancienne polychromie, ce qui permet de constater qu'elle était partiellement recouverte de feuilles d'or.

Avant le XVe siècle, Vierges et Saintes-femmes étaient vêtues de façon conventionnelle d'un drapé à l'antique. Par la suite, les sculpteurs modernisèrent leurs œuvres en les représentant en costumes d'époque, agrémentés de motifs de broderies, passementeries et dentelles finement ciselés, et bien évidemment polychromes, ce qui avait pour but de rendre les statues plus vivantes et plus attractives pour les fidèles. Si l'on tient compte du fait que cette vision de l'allaitement fut interdite à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, on peut estimer que notre statue date de la première moitié de ce siècle, soit entre 1500 et 1550. Son vêtement nous paraît d'ailleurs très proche de celui du XVe. Il s'agit, semble-t-il, d'une robe à garnements dont le corps à large encolure et la ceinture étaient bleu clair. L'ensemble paraît être couvert par un surcot broché bleu marine, sur lequel apparaissent de nombreuses traces de feuilles d'or, tandis que la doublure visible près du bras droit et dans le pan tombant est de couleur pourpre vif. Les vêtements de dessous, doublet et cainsil, qui apparaissent dans la partie relevée de la cotte étaient quant à eux généralement blanc écru. La tête couverte d'un voile laisse apparaître des cheveux bruns tirés en arrière. Partout où la peau est visible elle a été colorée en rose carnation, mais avec le temps certaines parties ont pris une teinte violacée.

Pour ce qui concerne le terme de "garnements" utilisé pour qualifier la robe, son évolution mérite d'être signalée. Il dérive du verbe "garnir" issu du francique "warnjan" qui signifiait "protéger". Dès le XIVe siècle il qualifiait également les souteneurs qui "protégeaient" les filles de joie. Mais comme ces individus étaient considérés comme des voyous, le mot a fini par évoluer en s'affaiblissant pour désigner des jeunes gens mal élevés, les vilains garnements!

La fresque qui occupe la presque totalité du mur, à gauche de la verrière, montre Jésus ressuscité en gloire entouré d'anges, tandis que la partie basse nous emporte dans le monde infernal, qui bien que très usé laisse apparaître quelques êtres. Au centre, selon une tradition apparue au XIIIe siècle, on voit l'archange saint Michel qui, bras étendus, devait tenir la balance de justice destinée à peser les âmes. Les bonnes rejoignent le ciel et les anges tandis que les mauvaises tombaient en enfer.



27 La verrière contenait un fragment du vitrail « Naissance de Marie », déposé par les M.H pour restauration, il n'a toujours pas rejoint son emplacement.

28 La clé de voûte présente le blason royal à 3 fleurs de lys polychrome, le tout couronné.

2^{ème} travée de transept :

29 Là aussi, une fresque et des traces ocre apparaissent sous le badigeon de 1853. Sous la verrière, à droite, un graphito devenu illisible avait été relevé par Hariot, en 1863, et cité dans son ouvrage « Recherches sur le canton de Méry » :

Nul tant soit grand seigneur ou maître

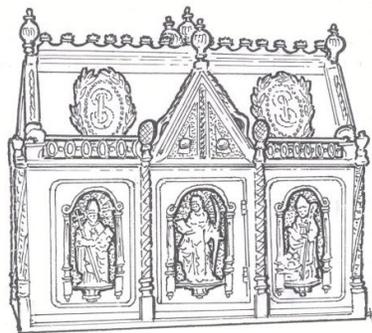
Prendre ne doit place ni lieu

A l'église plus haut que le prêtre

Quand il consacre le corps de Dieu

30 La clé de voûte montre une crosse épiscopale tandis que les clés secondaires forment des fleurons.

Chapelle Sainte Pétronille:



31 À droite de l'autel réalisé par le sieur Boulin pour la somme de 600 francs or et posé le 15 mai 1878, une piscine est enchâssée dans le mur. Le porte-châsse, en bois sculpté et polychrome, classé M.H. en 1911, est dit de Sainte-Pétronille. Elle se fête le 31 mai. La châsse (XVIe et XVIIIe) a été ouverte en 1906. Il s'y trouvait des reliques de Saint-Pierre et Saint-Paul et un acte authentique de 1608 signé Monseigneur de Bralay, des reliques de Ste Pétronille, St Aventin, Ste Agnès, Ste Syre et un écrit de 1856 de Claude Avinet. Classée M.H en 1911 le tout a été transféré au Chapitre. Sainte Pétronille est présentée sur la porte de la châsse, accompagnée de Saint Nicolas à droite et d'un évêque portant une croix à gauche. Sur l'autre face Sainte Agnès est au centre, entourée d'un évêque portant une croix et d'un autre tenant une crosse. Aux extrémités on peut voir d'une part Saint Pierre avec sa clé et de l'autre Saint Paul avec l'épée. Les identifications ont été faites par l'abbé Zirnelt, archiviste diocésain.



Chœur :

32 L'abside est haute de 9m, Un premier éboulement de la voûte d'abside a lieu en 1720. Il détruit les trois vitraux, le maître-autel et des statues du XVI^e siècle. La voûte est reconstruite et la fabrique se porte acquéreur de l'ancien autel de l'église St Urbain de Troyes. En 1874, l'architecte Camus remplace cette voûte encore fragilisée par un plafonnage en berceau à 6 quartiers en plâtre, sur arêtes en bois.

33 Les deux colonnes latérales sont des fûts cylindriques.

34 Trois grands vitraux éclairent l'autel. Celui du centre, daté de 1883, présente le Sacré-Cœur de Jésus; celui de gauche Saint-Jean-Baptiste et celui de droite Saint-Jean-Evangéliste. Ces deux derniers ont été réalisés vers 1888- 1890, grâce aux dons recueillis par l'abbé Doizelet, curé du lieu.

Le maître-autel a été réalisé en 1877 par le sieur Boulin, sculpteur à Arcis –sur-Aube et a coûté 2400 franc-or. Dit autel de St Pierre et St Paul, il est orné de 7 statuettes en terre cuite : Jésus entouré des quatre évangélistes et de 2 évangélistes, des anges messagers, lesquelles ont été payées 91 franc-or. De même que pour les autels secondaires, on s'est débarrassé des carreaux émaillés du XVI^e siècle et on a coulé une estrade en béton comprimé sur laquelle on a posé un motif de carrelages proposé par le sieur Hariot d'Arcis. Ces carreaux "modernes" ont coûté 11 franc-or le mètre carré et les emmarchements 11,50 franc-or le mètre linéaire. A titre anecdotique, les fondations des trois autels ont nécessité 27m3 de grève, provenant de Villette.

35 Insérée dans le mur de droite, une grande piscine de type gothique est ornée de deux angelots.

Il s'agit de la quatrième piscine insérée dans le mur du collatéral droit. Cette abondance tient vraisemblablement à l'évolution de la construction et démontrerait que l'autel a été progressivement déplacé pour que le culte puisse toujours être célébré.

Sur le mur du fond, on trouve la plaque de 1629 signalant le parachèvement des travaux.

Les trois autels du chœur, de la Vierge et de Ste Pétronille ont été consacrés par Monseigneur Pierre-Louis Coriet le 25 juin 1878.

Sacristie :

A gauche du chœur, la sacristie a été construite en 1874 lors de travaux de consolidation. Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque de marbre noir rend hommage à l'abbé Marcel Chapuis

A la mémoire de l'abbé Marcel Chapuis

Curé de cette paroisse de 1937 à 1974

Priez pour lui

L'intérieur est éclairé par deux petits vitraux de la fin du XIXe.

36 Celui de gauche porte un petit médaillon avec « Jésus enfant » tandis que celui de droite a en son médaillon le portrait de « l'Abbé Doizelet » desservant de la paroisse de 1848 à 1888 et dont la tombe se trouve dans le cimetière. Ce portrait de l'abbé a été réalisé selon la technique dite « du vitrail photographique ». Le procédé qui permet d'intégrer une photographie colorée dans un verre cuit à 600° c. a été adapté de la technique des plaques émaillées vers 1870 par le maître verrier Maréchal de Metz en collaboration avec le chimiste Tessier du Mottay. Bien qu'enseignée à partir de 1880 cette technique a été oubliée après la guerre 1914-1918. Ces médaillons sont entourés de rinceaux multicolores de type " vitrophanie ".

Le mobilier comprend notamment un grand placard à chasubles, une armoire à surplis, un buffet deux-corps avec tiroirs à linges, une bannière de Sainte-Pétronille avec croix et lanterne de procession ainsi qu'un bassin.

Un mémoire de 1757 précise qu'il existait alors une sacristie située derrière le maître-autel, éclairée par les trois vitraux du chœur.

« Fausse sacristie »

37 Située à droite du chœur, elle devait être le pendant de l'autre et sert aujourd'hui de salle de présentation du mobilier d'autel. Par mesure d'économie, seuls les murs de renfort furent exécutés. Le grand vitrail dont les fragments restaurés représentent « L'Arbre de Jesse » a été replacé lors de la dernière restauration, ce qui a permis de dégager les parties obstruées de la verrière. Une fresque non encore dégagée se laisse entrevoir à droite du vitrail. Séparée par le mur de renfort, l'autre partie se trouve à droite de l'autel de Ste Pétronille.



Architecture extérieure

Façade :

Par suite des démolitions de la nef occidentale en 1819 et en 1952, elle a été obturée avec les matériaux de déblais. Au niveau du clocher, à l'emplacement de la nef, apparaissaient les traces de l'ancienne toiture, effondrée en 1926. Le grand portail, pris entre des contreforts modernes a été installé dans une arcade d'ordre gothique primitif, partiellement cachée par un auvent. Le collatéral droit montre une ancienne ouverture en arc brisé tandis que le collatéral gauche présente une vaste arcade également obturée et de même style.

Au centre, une pierre gravée porte, dans un cartouche, 1819 accosté de 2 étoiles à 5 branches. En haut, à gauche, sont les traces d'un cadran solaire, au 6^{ème} rang sous les modillons. Des restes de fondation de l'ancienne nef se prolongent en direction du cimetière à droite du portail.

Côté Nord :

La porte en plein cintre est surmontée d'un socle qui devait soutenir une statue. En suivant les travées jusqu'au transept on suit l'évolution du style gothique de par l'architecture des baies de verrières.

Abside :

Sur la face est et sur le contrefort gauche apparaissent trois graphiti formant des croix latines cupulées. Selon la tradition, ces marques consacraient le passage de pèlerins. Un autre graphito en forme de petit cadran solaire a été gravé sur le contrefort E.S.E. Bien qu'il n'y ait aucune certitude, on prétend qu'il s'agit là d'une marque de pèlerins horlogers. (?) En 1861, l'architecte Millet d'Arcis mentionne dans son rapport que la toiture de l'abside est encore couverte en chaume sur ses trois pans, ce qui obligera à placer des chevrons intermédiaires pour supporter une couverture en tuiles plates de Mesnil-Saint-Père.

D'autres parties de la toiture se sont effondrées pour les mêmes raisons, car on a posé de la tuile plate sur un chevonnage non renforcé. Le devis descriptif des travaux nécessaires a été adressé le 15 mai 1861 au Conseil municipal qui l'a transmis au sous-préfet d'Arcis, qui, à son tour, l'a fait parvenir au préfet de l'Aube, qui a demandé l'avis de l'architecte diocésain. La réponse parvient le 22 décembre 1862 ! Les travaux apparaissent nécessaires et urgent. Mais le projet est refusé car le plan n'a pas été teinté dans les couleurs conventionnelles !... De ce fait le descriptif revu et corrigé ne sera accepté et enregistré que le 9 juin 1863. Entre temps, de nouvelles dégradations se sont produites et feront l'objet d'un devis complémentaire, enregistré à Arcis le 24 août 1863...

Côté sud :

À gauche d'une petite porte qui se trouve aujourd'hui en contrebas se dresse une tourelle octogonale aux ouvertures en meurtrières. Sans preuves formelles, on prétend que ce type de tourelle octogonale flanquant un édifice serait d'inspiration templière. Les traces d'un cadran solaire de 0.60m de diamètre apparaissent sur le pan E.S.E. entre le soubassement et le bandeau de chaînage. Un autre cadran est encore visible sur le pan Sud, au-dessus de la meurtrière. La tourelle est surmontée d'une toiture en flèche dont l'épi de poinçon donne les points cardinaux. Par une porte intérieure, la tourelle donne accès au clocher.

De nombreux graphiti parsèment la montée d'escalier en colimaçon. L'un d'eux mentionne

« Le 3 août 1812 une nuée a ravagé les moissons et les maisons et l'église ».

Clocher :

D'origine, il était surmonté d'une flèche « admirable de forme et de légèreté ». Bardé en aissantes jusqu'en 1822, il fut ensuite recouvert en ardoises. Mais le 5 juillet 1835 la flèche fut frappée par la foudre et entièrement détruite. En lieu et place et par économie, on se

contenta d'une couverture carrée à 4 pans. Au centre de la tour et au niveau de l'ancienne nef, une petite baie du XVe est surmontée d'un linteau en accolade. Les baies des abat-son s'ouvrent par deux sur chaque face du clocher, faisant pendant en façade et au Nord aux cadrans de l'horloge dont le mécanisme fut offert en 1908 à la commune par M. Israël Guyot. En façade, la baie d'abat-son de gauche porte en voussure un écu lisse surmonté d'un fleuron rubané.

La voussure de la première baie Nord est gravée :

De May XXe jour fut icycette tour

Tandis que, gravé au couteau, sur le montant gauche on décrypte :

L'an La veille de la St Barthélémy

Le Roi de Navarre estoit à Sézanne en Brye

Et chacun s'en estoit fuit

A cause de l'armée qui estoit avec luy

Il pourrait s'agir du 23 août 1589, lorsque les Compagnies d'Armes fidèles au futur Henri IV étaient venues en Champagne pour s'opposer à la Ligue.

A l'intérieur de la tour, le graphito le plus ancien semble être celui daté :

« De l'an de grâce 1657 ».

Les cloches :

Les trois cloches datent de 1866 et furent fondues par Nicolas Saclard de Metz.

La plus grosse en Fa, pèse 980kg. Elle se nomme Marie-Antoinette. Son parrain était M. Antonin Poulletier de Gannes, sa marraine Mme Marie Anne Donon, épouse de M. Jobert, percepteur à Troyes, natif des Grandes Chapelles. Ils ont également offert pour l'occasion un ostensor en vermeil.

La seconde, en Sol, pèse 643,5kg. Elle a pour parrain M. Xavier De Chavaudon et pour marraine Anne De Chavaudon. Elle sonne les angélus.

La troisième en La b, pèse 436,5kg. Elle a été parrainée par M. Hubert Colin et a pour marraine Mme Victorine Stanier.

Ces deux dernières ne portent pas trace de prénom. Toutes les trois portent la mention :

« J'ai été bénite par Monseigneur Emmanuel Jules Ravinet, évêque de Troyes

Napoléon Gamichon, Maire et Thomas Gamichon Adjoint »

Ces trois cloches portent à leur sommet :

“Sante Paule ora pro nobis”

(Saint Paul priez pour nous)

Souterrains :

En 1848, en creusant un puits pour le presbytère, un ouvrier découvrit accidentellement un souterrain qui se composait de plusieurs couloirs et chambres et paraissait prendre son origine sous le chœur de l'église. Sur le sol, gisaient des ossements humains et de nombreux vases en terre. Ossements, ustensiles et objets trouvés ont été éparpillés et perdus. Ces chambres souterraines sont désignées ici comme étant des boves. Ce signifiant était déjà connu au XIIe siècle avec son dérivé bovel et désignait une grotte, une cave ou même un cachot. L'étymologie du mot reste inconnue. Certains pensent que ce terme pourrait être rapproché de l'ancien français boele, boyau avec interposition d'un « V » entre les voyelles, un procédé que l'on nomme vélarisation et qui est sensé faciliter la prononciation.



Sainte Pétronille

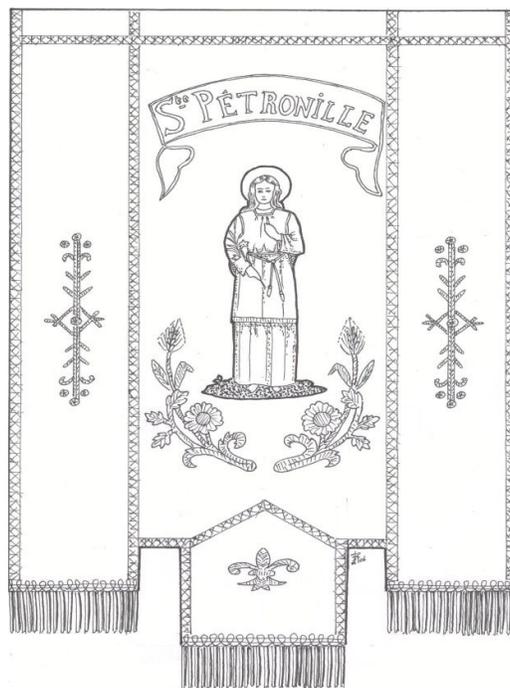
Phymologiquement, le nom de Pétronille, en latin *Petronilla*, est le diminutif féminin de *Petrus*, Pierre. Les dérivés de ce nom ont, selon les régions, donne des formes variées de prénoms populaires comme Pétrone, Pétronelle, Perrine, Peyronne, Peyronnelle, Perrenotte, Péroline, Péronnelle, Pernelle, Pierrette, Perette, Petroussia, Petrouchka. Sa fête a été fixée au 31 mai. Quant aux astrologues, ils considèrent que ce prénom dépend du signe zodiacal des Gémeaux.

Deux dictons sont en rapport avec l'époque de sa fête :

*Quand il pleut pour sainte Pétronille trente jours tu
tremperas ta guenille.*

Ce qui présage un mois de juin particulièrement humide.

A sainte Pétronille, pas de haie sans chenille.



Ce qui est un repère mnémotechnique signalant la période d'éclosion des œufs de papillons, en un temps où, faute d'insecticide approprié, une invasion de chenilles processionnaires ou de piérides devenait une calamité agricole.

Comme pour beaucoup d'autres saints, l'origine historique de sainte Pétronille qui vécut au 1^{er} siècle, reste très controversée. Déjà en 1867, le Père Charles CAHIER mettait en doute les légendes accompagnant son hagiographie. Pour certains, elle était la propre fille de saint Pierre, pour d'autres, elle n'était que sa fille spirituelle et sa servante, pour d'autre enfin, une jeune fille issue de la noblesse romaine.

Selon une première légende, Pétronille, fille légitime ou spirituelle ou servante, aurait suivi saint Pierre à Rome. Là, elle aurait été atteinte de fièvres opiniâtres qui, constamment, la retenaient au lit. Sur ce point la légende joint la réalité car Rome se trouvait entourée de marais qui, par l'intermédiaire du moustique anophèle, transmettaient le plasmodium du paludisme. Les Romains nommaient cette maladie *mala aria*, mauvais air, un terme devenu en Français *malaria*.

Bref, cette pauvre fille était atteinte de paludisme et saint Pierre se refusait à la guérir car il estimait qu'il était bon de souffrir pour son salut. Un patricien romain lui fit remarquer que lui qui guérissait miraculeusement de nombreux malades pourrait au moins se pencher sur le cas de sa servante. L'Apôtre rétorqua que tout cela était pour son bien mais, afin de démontrer sa puissance, il dit à Pétronille « Levez-vous et mettez-vous à nous servir ». Brusquement en parfaite santé, la jeune fille accomplit son ouvrage, mais saint Pierre la

laissa ensuite retomber dans son état fébrile afin, dit-il, d'affermir sa foi... Plus tard elle mourut après avoir subi le martyr.

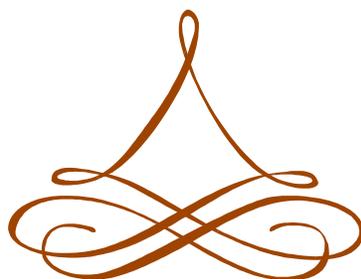
Une autre légende parfois amalgamée à la précédente, nous conte qu'une jeune Petronia, membre de la famille impériale des Flaviens, étant d'une grande beauté attira le regard d'un jeune homme qui voulut l'épouser. S'étant refusée à lui, elle se convertit auprès de saint Pierre, reçut l'Eucharistie et mourut. Sa compagne – ou sa servante – sainte Felicula, lui survécut mais, peu après, fut martyrisée et mourut.

Il semblerait que toutes ces légendes aient été empruntées aux Evangiles de Mathieu, Marc et Luc où il est écrit que la belle-mère de Pierre, après avoir été guérie de fortes fièvres par Jésus, suivit le saint dans ses pérégrinations et resta à son service comme servante.

Pour ces motifs, sainte Pétronille devint la sainte patronne des femmes et des servantes et fut représentée jusqu'au XVIIIe avec un balai pour attribut.

Au Moyen Age, sainte Pétronille fut choisie pour être la sainte patronne de la France. Selon la pensée du moment, saint Pierre étant le Père de l'Eglise et la France « la fille aînée de l'Eglise », il paraissait logique que sa fille spirituelle devint la protectrice du pays.

Aux Grandes Chapelles, jusqu'au début du XXe, les femmes du village participaient à une procession au jour de sa fête. Cette procession était précédée par le clergé, la bannière, le bâton de confrérie et la châsse, et chaque personne qui se rendait à la messe recevait un petit bouquet de fleurs. Le bâton de confrérie a été subtilisé en même temps que d'autres objets du culte au début du XXe.



Le 25 août 2007.

Elaboré par Gilbert ROY, Jean-Pierre DOSNE, Jean-Claude MOUCHEL.

Toute reproduction des textes, photos et dessins publiés est interdite sauf autorisation écrite de l'éditeur.

Publié par la mairie de Les Grandes Chapelles. Tel 03 25 37 56 23.

Mail : lesgrandeschapelles.mairie@wanadoo.fr